

Après le spasme de réjouissance qui a marqué l'effacement du sanglant cauchemar, les peuples se sont mis à chercher fiévreusement leur champ d'action. J'ai le souvenir bien net de l'explosion d'enthousiasme dans lequel s'est achevée la Conférence impériale de 1921. Production, travail, œuvres de paix, tel fut le noble et réconfortant appel qui retentit sous les voûtes historiques de Westminster pour se propager à travers le monde. De là date effectivement cette période d'activité fébrile, quelque peu hésitante au début, mais atteignant bientôt un rythme vertigineux. Le travail pour tous et la production en masse devaient ramener l'ordre, l'harmonie et la prospérité, faire disparaître pour toujours les causes de friction mondaine, déterminer une ère de liberté nouvelle pour les peuples.

Mais un nuage continuait de flotter à l'horizon de ce ciel qu'irradiaient les feux de l'idéal nouveau. La source des orages n'était pas tarie. L'effort résolu et désintéressé n'avait pas été poussé à fond pour compléter la liquidation de cet amas de ruines que la période qui venait de se clore dans le sang nous avait léguées. Le monde s'engagea dans la voie de la production à outrance, dans la conquête des richesses, sans tenter de régénérer son organisme gouvernemental, ni de restituer à l'autorité politique le prestige qui lui est nécessaire pour être effective.

Nos voisins, privilégiés à plus d'un point de vue, créanciers de l'univers, s'érigèrent bientôt en maîtres du monde économique dictant la loi nouvelle. L'intensité de la production, prêchaient-ils, la hausse des salaires, la diminution des heures de travail, les accommodations données au consommateur, la coopération sur une vaste échelle, devaient assurer la prospérité perpétuelle. Les premiers résultats furent stupéfiants, et le monde, subjugué, s'est cru aux portes de la terre promise. Un économiste célèbre s'est même demandé dans un livre retentissant: "Qui sera le maître: L'Europe ou l'Amérique?"

L'inévitable pour nous s'est produit: nos résistances ont cédé à la fascination séculaire de nos voisins. A leur exemple, nous nous sommes lancés dans de vastes entreprises, rompant avec nos traditions de modération, et dépensant sans compter. Sous le prétexte d'un développement rapide de nos ressources naturelles, nous les avons appelés en aide avec leurs capitaux, et nous leur avons cédé de larges tranches de notre domaine national, leur donnant l'opportunité qu'ils cherchaient depuis longtemps de prendre racine en terre canadienne. Et malgré notre effort pour intensifier notre production, et notre besoin de nous ménager de nouveaux débouchés pour

L'hon. M. FAUTEUX.

en maintenir le chiffre, nous nous sommes mis en position de leur acheter plus que nous ne pouvions leur vendre.

Notre foi aveugle dans le nouvel Evangile nous a fait tomber dans le mal qui a sévi pendant la décade d'après-guerre: l'exaltation et l'irréflexion. Nous ne nous sommes pas demandé si l'ampleur de nos entreprises correspondait au chiffre et aux réels besoins de notre population, si elles n'entamaient pas imprudemment notre fortune publique et privée en grevant l'avenir pour une période indéfinie. Telle fut notre erreur de calcul dans le domaine économique.

Avons-nous été plus prévoyants au point de vue strictement national? L'un des plus grands politiques a écrit que pour développer rationnellement un pays, il faut sans cesse le ramener aux principes de son origine. Ah! j'ai bien senti que dans cette foule encore plus émue que curieuse qui se pressait à l'entrée et au dedans de ces murs, suivant attentivement le déploiement de décors et de pompes historiques au milieu desquels l'autorité souveraine est venue une fois de plus confier aux mandataires du peuple le soin d'exercer ses pouvoirs et de réaliser ses vœux, j'ai bien senti que dans cette foule vibrante fière et hautaine l'âme canadienne. Je sais bien que nous tous, gardiens inamovibles de la constitution et des droits du peuple, aimons le Canada dans son passé lointain et dans son présent; que nous croyons dans sa grandeur future par son unité. Mais faut-il rappeler aux générations qui montent en s'éloignant de nos sources de vie nationale, au peuple impatient de reconquérir la grande prospérité, que l'idée fondamentale des pères de la Confédération, en assurant la sauvegarde intégrale des traditions des deux grandes races, fut d'unir en un tout indissoluble les provinces du Canada, afin de créer au nord de ce continent une vie essentiellement canadienne. Ils voulurent donc doter le Canada d'un organisme gouvernemental à la fois souple et solide qui permettrait à toutes les ambitions légitimes de se donner libre jeu. Assurer l'harmonie entre les races, et le contentement du peuple, c'était, croyaient-ils, assurer du même coup l'unité nationale et conjurer le péril américain.

L'unité nationale, pouvons-nous donner à ces mots la plénitude de leurs sens au milieu de cette confusion des intérêts et des tendances? Sa fragilité apparente doit être le plus fort stimulant de nos actions. La recherche constante et désintéressée d'un terrain de conciliation pour ces divers intérêts, nous permettra de les saisir et de les réaliser définitivement. Nos grands chefs ont dépensé leur vie à fortifier les liens de cette unité. Sir Wilfrid